

128. F. 191.

ATTILA

ET

LE TROUBADOUR,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

PAR M. BENJAMIN.

*Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du
Vaudeville, le 7 Février 1824.*

PRIX : 1 fr. 50 cent.



A PARIS,

AU GRAND MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRES,
ANCIENNES ET MODERNES,

Chez M^{me}. HUET, Libraire-Editeur, rue de Rohan, n^o. 21,
au coin de celle de Rivoli;

Et chez BARBA, Libraire, Palais-Royal.

1824.

132633-B

PERSONNAGES. •

ACTEURS.

ATTILA , roi des Huns.....	M. FONTENAY.
ROGER, troubadour.....	M. ISAMBERT.
RETHEL, comte de Champagne.....	M. FÉDE.
ÉLÉONORE, sœur du comte.....	Mlle. DUSSERT.
BERTRAM, écuyer du comte.....	M. PITROT.
URSULE, nourrice de Roger et d'Eléonore.....	MAD. BRAS.
UN AMI DE ROGER.....	M. JUSTIN.
UN SOLDAT.	
HABITANS DE LA CAMPAGNE.	
AMIS DE ROGER.	
SOLDATS DU COMTE.	
SOLDATS D'ATTILA.	



Tous les débitans d'exemplaires non revêtus de la signature de l'éditeur, seront poursuivis comme contrefacteurs.

A handwritten signature in dark ink, appearing to read 'A. Huet', written over a horizontal line.

F.-P. HARDY, imprimeur, rue Neuve-S.-Médéric, N^o. 44.

QUELQUES EXPLICATIONS.



L'IDÉE de placer *Attila* sérieusement dans un vaudeville a paru à plusieurs personnes une bizarrerie prétentieuse, et l'espoir du succès une véritable folie. Cependant, les circonstances qui m'ont fait tenter un pareil essai, une fois connues, on pensera peut-être que la bizarrerie de l'idée était ce qui devait me séduire, et me donner quelque espoir de succès.

Nous étions en Juin 1823, les départs successifs pour la campagne faisaient baisser les recettes. M. Bérard, toujours occupé de la vie de son théâtre, demandait quelque nouveauté extraordinaire pour ranimer la curiosité assoupie des sédentaires forcés de la capitale. M. le baron de Bilderberg, mon ami, me parla d'une scène dramatique, intitulée : *Attila et le Troubadour*. *Attila*, sur l'affiche du Vaudeville, me parut une bonne fortune dans l'état des choses; le directeur pensa comme moi: et je me mis à l'œuvre.

La pièce, jetée rapidement, fut distribuée aux acteurs, et nous pensions si peu qu'elle présentât rien de répréhensible, qu'elle fut mise à l'étude en même temps que portée à la censure.

Cependant Roger, poète, lorsqu'il chante la Gaule donnant asile aux arts exilés ; guerrier, lorsqu'il vient défendre la patrie contre l'invasion des Barbares ; calme et tranquille, lorsque, vaincu par le nombre et conduit devant le roi des Huns, il étonne le barbare par son courage, l'intéresse par sa loyauté, le force à comprendre les avantages de la civilisation, lorsqu'enfin il ose lui prouver, quoique sous le tranchant du glaive, la supériorité de l'homme de génie qui éclaire les peuples sur le conquérant qui les subjugue, Roger fut traité de troubadour séditieux, et la pièce suspendue indéfiniment.

Pour ne point parler ici des interprétations données aux phrases les plus innocentes, je dirai simplement que le vaudeville d'*Attila, et le Troubadour*, retenu à la censure de juin 1823 à janvier 1824, ne m'a été remis qu'au moment où la foule accourait au théâtre, attirée par des nouveautés piquantes ; et qu'alors je me vis forcé de livrer au public, rendu plus difficile par l'abondance de bons ouvrages, *Attila*, mutilé pendant huit mois à la censure, et condamné à n'avoir qu'une représentation, quand même il n'eût pas eu contre lui son *étrangeté* et ses défauts.

J'ai dit forcé : car certainement la représentation n'aurait pas eu lieu, si j'avais pu obtenir de l'administration, au moment de lever la toile,

qu'on remplaçât Attila par un autre ouvrage du répertoire, sous un prétexte quelconque. Mon intention était de le faire imprimer puisqu'on ne devait point l'entendre, et de rétablir, sans indication particulière, les retranchemens faits, pour prouver à tous les juges de bonne foi, qu'il ne s'y rencontrait rien d'inconvenant ou d'injurieux pour qui ou quoi que ce soit.

Je ne finirai point sans exprimer ma reconnaissance aux journalistes bienveillans, qui tout en blamant le genre de l'ouvrage, ont bien voulu, même après la chute, s'arrêter à rendre justice à des parties de détail, qu'ils ont pu saisir au milieu du bruit, et qui leur ont semblé dignes de quelque attention. Il y a de la générosité à relever ceux qu'on pourrait écraser lorsqu'ils sont par terre.



ATTILA,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente un vaste paysage. — La Marne coule au fond. — Une tour ancienne donne au site la couleur du temps. — A gauche, vers le second plan, une chaumière gothique. — A droite, un banc de gazon, qu'ombrage un arbre arrondi en berceau.

SCÈNE PREMIÈRE.

ELEONORE, URSULE, HABITANS.

(Eléonore arrive par le fond, précédée de quelques villageois qui portent des corbeilles de fruits et des vases remplis de vins)

ÉLÉONORE, à ceux qui l'entourent.

Air : Premier chœur de la Petite Lampe.

Mes bons amis, d'Eléonore,
Ne vous séparez point encore ;
Vos caresses et vos regrets
Pour sa douleur ont des attraits.

CHŒUR.

De notre bonne Eléonore,
Ne nous séparons point encore, etc.

(Les villageois, qui ont été déposer à la cabane d'Ursule les provisions, la ramènent avec eux.)

URSULE, prenant les mains d'Eléonore.
Toujours de nouvelles bontés !

ÉLÉONORE.

Ma bonne Ursule, je veux que les vins de la fête coulent dans ta chaumière comme au château. Au moins pendant mon absence, tu boiras à mon souvenir.

URSULE, *inquiète.*

Est-ce donc aujourd'hui ?

ÉLÉONORE.

Oui, pendant que le comte, mon frère se réjouit à table de la défaite d'Attila, tombé, dit-on, aux pieds des remparts d'Orléans, je viens t'embrasser et te dire adieu.

URSULE.

Que va devenir, loin de vous, votre vieille Ursule ?

ÉLÉONORE.

Je reviendrai. (*Elle prend Ursule par la main, et à part.*) Ecoute, en attendant, j'ai mis à part pour toi quelques bijoux et dix pièces d'or, (*Elle lui donne une petite boîte*) dernier présent de ma mère.

URSULE.

Vous craignez donc d'être bien long-temps absente ?

ÉLÉONORE.

On me conduit à trois lieues d'ici, dans la grande forteresse de Larnoy, de l'autre côté de la Marne ; et j'y dois rester tant qu'on craindra l'armée des Huns.

URSULE.

Et le retour de votre frère de lait, mon nourrisson chéri, le beau Roger.

ÉLÉONORE.

Hélas ! la mort de ma mère a renversé tous nos projets d'union. Le comte de Champagne, mon frère, craint son mérite, dédaigne sa pauvreté, et d'ailleurs !...

Air de Doche.

Reviendra-t-il le vaillant troubadour,
Reviendra-t-il près de sa jouvencelle ?
Depuis le soir, qu'aux bords de la Mozelle
Un Bohémien me prédit son retour,
Mon œil le cherche et ma bouche l'appelle...
Reviendra-t-il le vaillant troubadour ?

URSULE.

Il reviendra le vaillant troubadour.

ÉLÉONORE.

Reviendra-t il le vaillant troubadour
Des murs de Rome ou des champs de Palmyre?
Des ménestrels reprendra-t-il la lyre;
Et ses refrains familiers à l'amour ?
Pour voir enfin couronner son délire,
Reviendra-t-il le vaillant troubadour ?

URSULE.

Il reviendra le vaillant troubadour.

Et malgré mon âge, je vous en porterai moi-même
la nouvelle.

ÉLÉONORE.

Ma bonne mère !

SCENE II.

Les Précédens , BERTRAM , Gardes.

CHŒUR , suite de Bertram.

Air Allemande de Mozart.

Ah! quel gala
Nous quittons là
Pour composer l'escorte.
La corvée est forte
D'avoir
A Jeûner par devoir.

BERTRAM.

Je tressaillais au parfum délectable
D'un sanglier
Sur table
Encore entier.
Et dans l'office
Où j'ai vu l'édifice
D'un beau dessert
En pliant mon couvert.

CHŒUR.

Ah! quel gala , etc.

ÉLÉONORE.

Eh! sir Bertram, je n'étais point pressée. Que ne restiez-vous à table, tout à votre aise?

BERTRAM.

Oh! oh! mademoiselle, comme dit mon cher maître, le comte de Champagne, votre honoré frère, il est bon de marcher de jour au milieu de tant de barbares.

Air de Mariane.

Ces Galates
Aux faces plates,
Ces Lingons
Roux, petits et ronds,
Ces Gépides
Aux traits stupides,
Ces Roxolans
Aux yeux roulans,
Ces maudits Huns
Crépus et bruns,
Ces Marcomans
Si laids et si gourmands;
Enfin ces Goths,
Ces Visigoths,
Ces Ostrogoths,
Et tant d'autres magots!
Chenilles, corbeaux, sauterelles,
Se jettent à corps perdus
Sur nos vignes, sur nos écus,
Et sur nos demoiselles.

URSULE.

Et l'on expose une jeune et belle personne!

BERTRAM.

Silence, ma vieille, le comte, mon maître, sait mieux que vous...

ÉLÉONORE, *sévèrement à l'écuyer.*

C'est assez, Bertram... (*A Ursule*) Adieu, ma pauvre Ursule.

BERTRAM, *à la suite.*

¶ Air Fragment du final du Petit Matelot.

On va partir (*à Eléonore*) l'escorte est prête.
On vous attend.

(7)

CHŒUR.

Qui nous arrête !

BERTRAM, à *Éléonore*.

On vous attend ,
Qui vous arrête ?
L'escorte est prête.

CHŒUR.

Voici l'instant.

(*Les habitans, les villageois entourent
Éléonore.*)

ÉLÉONORE.

Vous aurez de ma vieille Ursule
Les soins les plus doux.

CHŒUR.

Les soins les plus doux.

ÉLÉONORE.

Et sur elle et sur sa cellule ,
Vous veillerez tous.

CHŒUR.

Nous veillerons tous.

ÉLÉONORE, à *Ursule*.

Ce ne sont pas, ma bonne mère ,
D'éternels adieux.

CHŒUR.

D'éternels adieux.

BERTRAM, à *Éléonore*.

Au nom de votre honoré frère ,
Quittons enfin , quittons ces lieux.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Partons , partons , l'escorte est prête , etc.

SCÈNE III.

URSULE , HABITANS.

(*Lorsqu'Eléonore quitte la scène , les habitans suivent jusqu'à la dernière coulisse , et là , s'arrêtent comme pour la voir encore.*)

URSULE , *revient en scène.*

Pauvre enfant , je n'ose la regarder davantage , ça me fait trop de mal... Oh ! oui , oui , c'est bien parce qu'on attend à chaque instant mon Roger , que monsieur le comte éloigne la chère petite ; aussi , voyez un peu cet autre fou avec ses voyages ! voilà ce que c'est que d'aller si loin ! il a toujours été le même dès son jeune âge... toutes les campagnes d'alentour lui devaient quelque chose .. et curieux ! il n'y avait pas une fontaine , un coin de bois fameux par un meurtre ou une apparition , qu'il n'allât le visiter , au risque de se rompre le cou. J'étais beau lui dire...

Air : *Eh ! ma mère , est-ce que j'sais ça ?*

C'est la gloire , que sans cesse
Poursuit ton goût voyageur ;
La gloire est dans la sagesse ,
Sous un chaume est le bonheur.
Mais , lui , partant , plein d'ivresse ,
S'écriait : garde toujours
Tes conseils pour ma maîtresse ,
Ton chaume pour nos vieux jours.

(*Tous les habitans reviennent peu à peu en scène.*)

1^{er}. HABITANT , *revenant en scène.*

On ne la voit plus , elle a détourné le coin du taillis.

UR-SU-LE.

Dieu veuille que son escorte ne rencontre point d'ennemis en route.

1^{er}. HABITANT.

Ah ça ! bonne Ursule , si vous avez besoin de nos services...

URSULE.

Merci , merci . Elle a pourvu à tout , la chère enfant .
(*Elle regarde vers le fond.*) Eh ! mais , quel inconnu se dirige vers ces lieux... cette lyre... me trompais-je ?...

SCENE IV.

URSULE , HABITANS , ROGER , *enveloppé d'un manteau et portant une lyre.*

Air : de la gaité le doux transport m'inspire.

CHŒUR.

Un étranger !

URSULE.

A son aspect , mon ame émue
C'est Roger !
Oui , j'en crois ma vue .

TOUS.

CHŒUR.	}	Quoi ! c'est Roger !
ROGER.		Oui , c'est Roger .
URSULE.		C'est mon Roger !

ROGER , *a Ursule.*

Oui , c'est toi qu'en mes bras je presse !

URSULE.

Le ciel te rend à ma tendresse !

ROGER , *tendant la main à ses amis.*

Oui , c'est Roger .

CHŒUR.

Quelle ivresse ! (*bis.*)
Oui , c'est Roger
Qui nous presse .

ROGER.

Oui , ma bonne Ursule , oui , mes amis , c'est moi .

URSULE.

Mais comme il est grandi!... changé!... mieux,
mieux encore!... toujours aimant!...

ROGER.

Et toujours gai!

1^{er}. HABITANT.

Tu as dû faire le tour du monde, depuis que tu nous
a quittés.

URSULE.

Sais-tu qu'il y a six longues années.

ROGER

Si je le sais!

Air vaudeville de la Chasse aux Renards.

Quand loin d'ici, de royaume en royaume,
Desir de voir m'entraînait tour à tour,
Sous des lambris j'ai regretté le chaume,
Et mon cœur vide aspirait au retour.
Plus d'une fois, fatigué de l'absence,
Je m'écriais retournons sur nos pas :
Triste est pour moi l'éclat de l'opulence
Quand mes amis ne le partagent pas.

Dans vingt banquets la liqueur étrangère
Coula pour moi dans des vases de prix ;
Mais combien plus mon amitié préfère
Un repas simple avec vous gaiement pris.
J'eus dans les cours des grands pour auditoire,
Et leur suffrage eut pour moi peu d'appas ;
D'un gai refrain que m'importait la gloire,
Me bons amis ne le répétaient pas.

1^{er}. HABITANT.

Tu avais aussi toutes nos pensées.

ROGER, *bas à Ursule.*

Je brûle de te confier les miennes.

URSULE, *soupirant.*

Pauvre garçon!

1^{er}. HABITANT.

Tu arrives à propos pour partager notre joie.

URSULE.

Oui, nous voilà donc délivrés de ce vilain roi des
Huns.

ROGER.

Que leur chef Attila existe encore ou non, je l'ignore, mais dans tous les cas les barbares ne réussiront point dans le projet de nous anéantir. Les Francs sont un peuple, leur gouvernement est consacré.

Air de Doche.

Dans Pharamond le destin de la France
 Le sceptre en main, monta sur le pavois,
 Et le Druides en donne l'assurance,
 Il a fondé dix huit siècles de rois.
 De l'Occident, qu'un barbare gouverne,
 Le souverain, heureux d'un calme obscur,
 Dans le saphir écumant de Falerne
 Effeuille en paix des roses de Tibur.
 Mais au torrent des hordes meurtrières
 Avec douleur cédant un sol flétri,
 La liberté, la gloire et les lumières
 Cherchent en Gaule et trouvent un abrî.
 Dans Orléans, théâtre de la guerre,
 Attila cède au nouveau roi des Francs,
 Fort : du ciel, la vierge de Nanterre
 Sauve à Paris des citoyens mourans.
 Jusqu'à ce jour la bergère naïve,
 Assise à l'ombre auprès de son troupeau,
 Suivant de l'œil la Seine fugitive,
 Chantait un hymne ou tournait son fuseau.
 Pour la cité, sans pain et sans défense,
 Elle ramasse au milieu des hasards,
 Sur vingt bateaux, du fer et l'abondance
 Qu'elle ramène au milieu des remparts.
 Et si de Huns, d'Hérules, de Gépides,
 Un monde encore assiège nos vallons,
 Du roi des Francs les cohortes rapides
 Ont rendez vous aux plaines de Châlons.
 Là, Mérovée a conçu l'espérance
 En triomphant, de consacrer nos droits;
 Là, Mérovée a promis à la France
 D'ensevelir leurs projets et leurs rois.
 Quand je l'ai vu, sa blonde chevelure
 En longs anneaux couvrait son front royal;
 « Francs, disait-il, apprêtez votre armure
 « Bardes, chantez l'hymne national. »
 Dans Pharamond, etc.

I^{er}. HABITANT.

On te prouvera à l'heure du danger que nos senti-

mens sont les mêmes ; mais tu dois avoir besoin de repos , et la vieille Ursule est impatiente de causer un peu avec toi.

Air : *C'est charmant !*

Au revoir.

ROGER.

Au revoir.

CHŒUR.

Repose-toi du voyage ,
Ton retour , d'heureux présage ,
Réchauffe notre courage ,
Et ranime notre espoir :
Au revoir.

(Tous les habitans donnent à Roger des marques d'attachement , et le quittent.)

SCENE V.

URSULE , ROGER.

ROGER , *prend vivement Ursule par la main et la ramène en scène.*

Enfin , nous voilà seuls.

Air : *O mon pays , sois mes amours.*

Dis-moi si mon Eléonore
A son troubadour
Qui l'adore ,
Le soir va rêver sur la tour
Encore ,
Et lui conserve ses amours
Toujours.

URSULE.

Elle appelait avant l'aurore
Le gai troubadour
Qu'elle adore.
Le soir la trouvait sur la tour
Encore
Rêvant à ses tendres amours
Toujours.

ROGER.

Que je t'embrasse encore une fois. Et son frère?

URSULE.

A défendu que votre nom fût prononcé devant elle, et m'a fait chasser du château.

ROGER.

Tu ne vois donc plus Eléonore?

URSULE, *à part.*

Je vais lui déchirer le cœur. (*Haut.*) On l'a fait conduire dans la forteresse de la Marne.

ROGER.

O fortune ! demain j'y serai moi-même dans la forteresse !

URSULE.

Personne ne peut y pénétrer sans les ordres du comte.

ROGER, *dans l'ivresse.*

Il me la fera ouvrir, ma bonne Ursule ; je porte au commandant de la forteresse un ordre de Mérovée.

Air : Echo des bois.

Comme une rose au milieu des lauriers
Je vais la voir, belle, au milieu des armes ;
M'asseoir près d'elle au banquet des guerriers,
Tarir enfin ses regrets et ses larmes.
Heureux et fier de servir tour-à-tour
Le roi des Francs, la patrie et l'amour. (*bis.*)

URSULE.

Mais comment... bon dieu ! voici le comte.

SCENE' VI.

URSULE, ROGER, LE COMTE, SUITE.

LE COMTE, *vivement à un homme d'arme.*

Air du vaudeville d'une folie.

Ah ! ce retour audacieux

N'est qu'un faux bruit qu'on sème ;
Je n'en veux croire que mes yeux.

URSULE ET ROGER.

Il a l'air furieux.

LE COMTE *apercevant le troubadour.*

Le voici (*au troubadour*) Roger dans ces lieux!

ROGER.

Oui, comte, oui, lui-même.

LE COMTE.

Et qui le ramène en ce jour ?

ROGER.

Le devoir et l'amour.

LE COMTE.

Bertram l'avait dû prévenir
A tout jamais de se bannir.

ROGER.

Je n'ai point dû m'en souvenir.

LE COMTE.

Quelle assurance extrême.

ROGER.

Comte, à mon âge on vient à bout
D'oublier et de braver tout,
Pour servir ceux qu'on aime.

LE COMTE.

Roger oublie-t-il que je suis toujours le maître en
ces lieux ? si l'aurore prochaine le trouvait...

ROGER, *souriant.*

C'est trop généreux. Une heure de repos seulement,
tandis que le comte, souverain de Champagne, mettra
sur cette dépêche l'empreinte de ses armes. (*Il tire un
papier de son sein, et le présente à Rethel.*)

LE COMTE, *l'ouvre.*

Une dépêche. (*Il lit.*) « Mérovée. »

(*Tandis que le comte décachette la missive et laisse apercevoir
en la lisant toute la contrariété qu'il éprouve, Roger se rappro-
che de sa nourrice, restée à l'entrée de la chaumière, et lui
parle à demi-voix.*)

ROGER.

Air d'*Emma*.

Cette dépêche l'embarrasse.

URSULE , regardant en-dessous.

Il fait une laide grimace.

LE COMTE , à lui-même.

Moi , l'envoyer près de ma sœur !
Au diable dépêche et porteur.

ROGER , toujours à demi-voix.

M'entends-tu répéter pour elle
Sur ma lyre qui la charmaît ,
Le gai rondeau (*bis*) qu'elle aimait.

(*L'orchestre exécute la ritournelle.*)

Trà , là , là , là , là , là , là.

ROGER , de même.

Elle entendra ,
Son cœur palpitera ,
Ma voix guidera
L'amante fidèle.

(*Orchestre.*)

Trà , là , là , là , là , là , là.

ROGER , de même.

Elle accourt sur mon sein , la voilà ,
Ah ! quel trésor jamais paira ce moment là.

LE COMTE , à lui-même.

Triste incident qui me désespère.

ROGER , à Ursule.

Le vois-tu obligé de me donner un sauf-conduit. (*Il se rapproche.*) Avez-vous lu , comte ?

LE COMTE.

Oui , et demain...

ROGER.

Aujourd'hui même , si vous voulez ; dès que j'aurais pris un peu de nourriture. (*À la nourrice.*) Viens , ma bonne Ursule , je meurs de faim. (*Ils entrent dans la chaumière.*)

SCÈNE VII.

LE COMTE , seul.

Il faut à tout prix m'emparer de la dépêche , et ne point le laisser pénétrer...

SCENE VIII.

LE COMTE, BERTRAM, *hommes d'armes.*

BERTRAM, *arrive en courant.*

Je vous trouve... ah ! mon cher maître...

LE COMTE.

Comment, Bertram ici.

BERTRAM.

C'était une fausse nouvelle.

LE COMTE.

Que veux-tu dire ?

BERTRAM.

Le farouche Attila...

LE COMTE.

Eh bien ?

BERTRAM.

Il vit aussi bien que vous et moi... pour ne pas dire mieux.

LE COMTE.

Tu l'as rencontré ?

BERTRAM.

Non... dieu merci... pas lui...

LE COMTE.

Tu perds donc la tête ?

BERTRAM.

D'effroi, oui. C'est qu'ils sont laids ! des barbes ! et des masses !

LE COMTE.

Tu les a vus !

BERTRAM.

Comme je vous vois... d'un peu plus loin... cependant... la Marne était entre eux et moi...

LE COMTE.

Et ma sœur ?

BERTRAM.

Ces messieurs barrent la route, il a bien fallu les ramener au château.

LE COMTE, *joyeux.*

Ah ! je ne crains plus rien de toi, maudit troubadour.

BERTRAM.

Il s'agit bien de troubadour, monseigneur, quand le roi des Huns, demain, peut-être ce soir, va nous tomber sur le dos.

LE COMTE.

Ce terrible conquérant existe.

BERTRAM.

J'ai réfléchi en route à tout ce qu'on pourrait faire, et je n'ai trouvé qu'un moyen d'apaiser ce diable d'homme.

Air de Julie.

Quoiqu'un barbare aux convenances
N'attache que fort peu de prix,
En général les prévenances
Gagnent les plus mauvais esprits.
Puisqu'Attila se remet en campagne,
Pour l'adoucir, même pour le flatter,
Sauf votre avis, je lui ferais porter
Vingt-cinq feuilletes de Champagne.

(*Le Comte se promène, plongé dans les réflexions. Bertram le suit en parlant toujours.*)

Il ne m'écoute pas. Ce que je dis là, c'est d'observation. Les gens de guerre sont aussi gourmands que d'autres, quand ils ne le sont pas davantage ; et sans parler de César, faisant grâce à trois provinces pour un plat de truites saumonées, de Lucullus, s'amusant à la conquête de l'Asie mineure, pour manger des cerises, nos conquérans sont de vigoureux gastronomes, qui se jettent à même un pays neuf, pour avoir les bonnes choses dans la primeur... Les Gaulois, en Italie, étaient constamment dans les vignes. Leur chef Brennus assiége Rome, on en sait la raison.

Air : Voilà comme dansait maîtresse.

Oui, Brennus était fou des oies,
Qu'au Capitole on nourrissait,
Pompée adorait des lamproies
Que l'eau de Micène engraissait.

Attila bien moins sur sa bouche
À son faible aussi, je soutiens
Que près de la Somme il débouche
Pour manger des pâtés d'Amiens.

LE COMTE.

J'étais loin de m'attendre à cette fâcheuse résurrection.

BERTRAM, *le suivant toujours.*

Et moi donc? c'est que la manière dont les Francs l'ont frotté vers la Loire, n'a pas dû le mettre de bonne humeur, et la bile d'un conquérant Goth est plus noire encore que celle d'un comte de Champagne.

Air du Ballet des Pierrots.

Quand votre humeur se renouvelle,
Vous feriez même en déjeûnant
Sauter par-dessus la tourelle,
Un écuyer comme un manant.
Et pour peu qu'Attila s'acharne,
Contre vous, on peut parier
Qu'il ferait sauter dans la Marne
Un comte comme un écuyer.

LE COMTE, *aux gardes du foud.*

Que mes hommes d'armes suspendent leurs jeux, et se tiennent prêts dans la grande cour du château; s'il en est besoin, j'irai me mettre à leur tête.

BERTRAM.

C'est ça. Il est toujours bon de montrer de l'assurance en public, quitte à prendre ses sûretés en particulier.

LE COMTE.

Tu tiendras un cheval prêt.

BERTRAM.

Deux plutôt: un par-derrière, à cent pas... si le danger devenait imminent, volte-face, et ma foi!...

LE COMTE, *à part.*

Roger n'est instruit de rien. (*Haut.*) Entre dans cette chaumière... qu'il parte...

BERTRAM.

Qui, Monseigneur?

LE COMTE.

Roger.

BERTRAM, *comme quelqu'un qui ne comprend pas.*
Roger?

LE COMTE.

Le troubadour.

BERTRAM.

Il est là... c'est que depuis un jour que j'ai voulu le battre et qu'il m'a si bien battu, il y a six ans de cela... j'ai fait vœu, et je ne manque jamais...

LE COMTE.

Je fais vœu de te couper les deux oreilles si tu ne frappes...

BERTRAM, *sa frapper en tremblant.*

C'est fait, Monseigneur.

SCENE IX.

Les Précédens, ROGER, *tête nue, sans manteau, une coupe à la main*; URSULE, *allant et venant sur le seuil de sa chaumière.*

ROGER.

Qui frappe ainsi? (*Il examine Bertram.*) Je ne me trompe pas... Que veut ce laid coquin de Bertram?

(*Il pose sa coupe sur la petite table devant la chaumière.*)

BERTRAM, *à Roger.*

Bertram l'écuier, s'il vous plaît, qui veut vous dire de prendre la peine de retourner d'où vous... (*A son maître.*) C'est cela, n'est-ce pas? car vous ne m'avez pas dit ce que...

LE COMTE, *à Bertram*

Imbécille! (*A Roger.*) La vieille Ursule va me suivre, et rapportera le sauf-conduit nécessaire.

ROGER, *à lui même.*

Aujourd'hui! merci, ma bonne étoile.

BERTRAM.

Il faut espérer qu'il tombera dans quelque bonne embuscade!

LE COMTE.

Et sa commission faite , si Roger tient à la vie , il ne reparaitra point dans le comté de Champagne.

(*Il sort avec son écuyer et ses gens.*)

ROGER , à *Ursule*.

Ce serait dommage, les vins m'y semblent encore meilleurs qu'à mon départ : ils enivrent comme l'amour qui les a offerts.

Air de la Partie carré.

J'ai savouré ces vins fameux qu'on loue
Du Rhin au Tibre, et du Tage à Sestos ;
Ils sont exquis, mais je les désavoue,
Lorsque d'Al je revois les côteaux.
Le gai Champagne anime l'espérance,
L'amour, la gloire et les joyeux excès,
Et je bois mieux au bonheur de la France
Avec du vin français.

(*A Ursule*) Et si tu veux que nous buvions tous ensemble à notre bonheur commun, suis le comte... rapporte-moi le sauf-conduit.. quoique bien las, je ne retarderai point mon départ.

URSULE.

J'y cours. (*Elle sort.*)

SCENE X.

ROGER, seul.

(*Il revient en scène.*) Je la verrai ce soir. (*Il va vers la chaumière.*) Trop heureux mortel ! les fatigues de la route, la colère du comte, tout est oublié. (*Il a pris son manteau, sa toque.*) Ma bonne Ursule, je suis prêt. (*Il prend aussi sa lyre.*) Et toi, ma fidèle compagne, viens charmer les heures de l'attente.

(*Il s'approche du banc de gazon, et s'appuie sur l'arbre qui l'ombrage.*)

Air : *O toi que j'adore !* (de Perne.)

O lyre chériel
Tu célébreras toujours
Le ciel de la patrie
Et mes premiers amours
Quand je quittai ces rives,
Sur tes cordes plaintives,
Tu répétais l'adieu du pauvre troubadour ;
Aux échos réveillés annonce son retour.

O lyre chérie !
Tu célébreras toujours , etc.

Au sein de l'Yonie ,
Riche de jeunes beautés ,
De parfums de génie ,
De gloire et de voluptés.
Sous les myrthes de Gnide ,
Aux colonnes d'Alcide ,
Parmi les dieux du Nil , vers les rocs de Tabor ,
Sur les coussins de Tyr , chez les vierges du Nord.

O lyre chérie !
Ma voix te parlait toujours
Du ciel de la patrie
De mes premières amours.

(*Il s'assied sur le banc.*)

Au milieu des trophées ,
Digne prix des beaux vers ,
Dans le pays des fées ,
Dans un autre univers ;
Des sylphides nouvelles ,
Aussi tendres que belles ,
Dans leurs jeux caressans , conduiraient mes desirs
De miracle en miracle à d'éternels plaisirs.

O lyre chérie !
Tu célébrerais toujours , etc.

(*Pendant le dernier refrain, la voix du troubadour s'est affaiblie; ses yeux se ferment, il se laisse aller sur le gazon. Son manteau qui n'était que jeté sur son épaule, tombe à côté de lui. Sa lyre lui échappe, il s'endort pendant la ritournelle.*)

SCÈNE XI.

ROGER, endormi, BERTRAM, LE COMTE.

(*Bertram arrive essoufflé; il tient le bouctier, l'écharpe et l'épée de son maître, dont les vêtements sont en désordre.*)

BERTRAM.

Bir : *Par la p'til' poste de Paris.*

Ah ! monseigneur, ah ! monseigneur,
Ah ! quelle chute,
Ah ! quelle peur !
Faut-il qu'un barbare en fureur
Culebute
Votre grandeur
Ah ! rassurez mon pauvre cœur,
Etes-vous blessé, monseigneur ?

LE COMTE, sans l'écouter.

Non.

BERTRAM.

Ah ! les maudits !... si votre cheval n'avait reçu le coup de pique dans la croupe, vous l'aviez dans le dos... c'est ce collier de diamans et votre panache qui ont manqué vous perdre... j'ai entendu le plus roux, le grand vilain, le premier... il a dit : C'est le comte de Champagne.

LE COMTE.

Tout est perdu !... presque à ma porte une embuscade... et ma sœur... il m'a été impossible de pénétrer... Un corps entier de Huns assiége le château.

BERTRAM.

Et l'affiche sur le premier poteau de la route, c'est de l'audace... votre tête à prix ! je tremble pour elle, en songeant qu'elle vaut aujourd'hui son pesant d'or.

LE COMTE.

Sans la vitesse de mon coursier !

BERTRAM.

Pauvre bête !... elle sera retournée à l'écurie... (*Il regarde autour de lui.*) Ce vallon est assez sûr... heu-

reusement... on peut y respirer... il est loin de la route.

LE COMTE , *aperçoit le troubadour.*
Roger!

BERTRAM , *le regardant sous le nez.*
Il dort.

LE COMTE.
Sans inquiétude!

BERTRAM.
Une respiration aussi tranquille que si les troupes d'Attila protégeaient son sommeil... au fait, je ne vois pas trop ce qu'on pourrait lui prendre... excepté la vie.

LE COMTE.
Ah! qu'avec joie maintenant j'échangerais toute ma grandeur contre son luth et sa tranquillité.

BERTRAM.
Eh! pourquoi non... superbe idée... oui.
(*Il pose bouclier, casque aux pieds de Roger.*)

LE COMTE.
Que vas-tu faire?
BERTRAM , *prenant le manteau.*

Chut!
LE COMTE.

Au fait , sous ce déguisement , je puis me dérober à tous les yeux , et courir chercher des secours !

BERTRAM.
Air : de la Petite Sœur.
Dépêchons-nous , n'hésitez point ,
Vite , au guet j'ai l'œil et l'oreille.

ROGER , *fait un mouvement.*
Arrêtez...

LE COMTE.
Bertram... il s'éveille.

BERTRAM , *le regardant.*
Il rêve... sur votre pourpoint.
Ce grand manteau croise à merveille.
(*Il affuble le comte , et met aux pieds de Roger les armes qu'il tenait.*)

Laissons-lui sabre et bouclier ,
Cette écharpe qui l'accompagne ;
Il s'éveillera chevalier ,
De l'ordre voilà le collier.

(*Il lui passe le collier du comte.*)

Je te fais comte de Champagne,
Comte de Champagne.

A présent, tire-toi delà, si tu peux... tu sauras ce qu'en vaut... (*Il donne la toque du troubadour au comte.*) Quant à vous, monseigneur... (*Il lui met la lyre dans les mains.*) Chantez hardiment pour tout le monde, juste ou faux, et vous voilà troubadour jusqu'au bout des ongles. Maintenant, tirez de votre côté, moi, du mien.

LE COMTE.

Comment, mon cher Bertram, tu m'abandonnes ?

BERTRAM.

Moi !.. par exemple... je me sauve !.. un troubadour n'a pas d'écuyer... mais je vous rejoindrai.

(*On entend du bruit.*)

LE COMTE.

On vient.

Air : *Contre ce palais armons-nous.*

(*Lanterne Sourde.*)

CHŒUR, *en dehors.*

Fuyons ces lieux.

BERTRAM, *revenant en scène.*

Quel bruit, grands dieux !

CHŒUR, *de même.*

Les Huns s'emparent du rivage.

BERTRAM.

Entendez-vous ?

CHŒUR, *de même.*

Fuyons leurs coups.

BERTRAM.

Adieu, monseigneur, bon courage. (*bis.*)

CHŒUR, *de même.*

Du barbare évitons la rage.

(*Bertram et le Comte regardent de quel côté
il est plus prudent de s'en aller.*)

C'est fait de nous!

A leur courroux

Dérobons, échappons, dérobons-nous.

(*Bertram et le Comte sortent.*)

SCENE XII.

ROGER, *endormi*, HABITANS ET VILLAGEOIS.

CHŒUR.

Verrons-nous brûler nos chaumières !

Ravager nos vignes en fleurs.

Ciel entend nos prières,

Et prends pitié de nos malheurs! (4 fois.)

ROGER, *s'éveille.*

Pourquoi ces cris de détresse,

Qui m'arrachent à l'ivresse

D'un sommeil réparateur ?

CHŒUR, *apercevant Roger.*

C'est monseigneur.

ROGER.

Moi, seigneur.

CHŒUR.

Fuyez.

ROGER.

Qui, moi ?

CHŒUR.

Fuyez, seigneur.

ROGER.

Seigneur, seigneur ?

Vous êtes fous, sur mon honneur.

CHŒUR.

Fuyez, fuyez, fuyez, seigneur.

ROGER, *se levant.*

Je dormais si bien, quel dommage !
Pourquoi faites-vous ce tapage ?

CHŒUR.

Les Huns occupent ce rivage.

ROGER.

Ces furieux
Sont en ces lieux ?

LE CHŒUR.

Ces furieux
Sont en ces lieux.

ROGER, *inquiet.*

Et mon sauf-conduit !... (*Il regarde dans la chaumière.*) Où est Ursule ?.. et mon message à la forteresse !..

1^{er}. HABITANT.

Tous les chemins sont obstrués par les barbares.

ROGER, *vivement.*

On se fait jour. (*A ceux qui l'entourent.*) Des armes.

TOUS, *montrant celles qui sont sur le banc.*

Des armes !

ROGER, *cherchant autour de lui.*

Et ma lyre, mon manteau !.. je comprends tout. Le comte de Champagne a bien voulu m'honorer de la meilleur part du péril... et faute de sauf-conduit, il m'a laissé un moyen de passage... à la bonne heure... (*Il entraîne avec lui, vers la cabane, les personnages en scène.*) Allons, amis. (*Ceux qui sont entrés dans la chaumière rapportent des vases et des coupes.*) Ranimez vos esprits abattus.

SCÈNE XII.

Les Précédens, URSULE, HOMMES D'ARMES.

URSULE, *aux hommes d'armes.*

Par ici. (*Elle avance en scène.*) Mon Roger, où est-il ?

TOUS.

Le voilà.

URSULE.

Ah ! (*Elle le voit armé.*) Qu'est-ce que c'est ?

ROGER, *riant.*

C'est moi. D'où viens-tu ?

TOUS.

Que se passe-t-il ?

URSULE.

On ne trouve plus le comte. Ses hommes d'armes n'ont plus de chef.

ROGER.

Je vais me mettre à leur tête.

URSULE.

Le cher enfant ! fallait-il revenir pour...

ROGER, *prenant sa coupe.*

Ursule, le coup de la victoire.

(*Ursule verse à boire aux amis de Roger et aux habitants.*)

ROGER.

Air des Scandinaves.

(B. Wilhem.)

Buvons, trinquons, valeureux camarades,
Et rattachons l'honneur à nos drapeaux ;
Le désespoir, les lauriers, les rasades
Font tour-à-tour du soldat un héros.

CHŒUR.

Buvons, trinquons, etc.

ROGER.

Vos compagnons au château se défendent,
Leur voix vous nomme et leurs bras vous attendent
Ils vont nous voir et s'unir au serment
De vaincre ensemble ou de mourir gaîment.

CHŒUR.

De vaincre ensemble ou de mourir gaîment.

ROGER, *l'évée d la main.*

Partons, volons, valeureux camarades.

CHŒUR.

Partons, volons, etc.

(*Ils s'éloignent à la suite de Roger.*)

SCENE XIII.

URSULE, seule, les regardant partir.

A son âge !... donnez-vous donc de la peine pour faire venir à bien tout ça.

Air : *Pierrot sur le bord d'un ruisseau.*

Elevez-en donc des garçons !
De leur jeunesse
Ornez la gentillesse ;
Bercez-les de jeux , de chansons ,
Et plus tard de sages leçons.
Formez-les à plaire ,
A tout faire.
Puis un barbare à coups d'estramaçons ,
Leur fait vider à vingt ans les arçons ;
Elevez-en donc des garçons !

SCENE XIV

URSULE, BERTRAM.

BERTRAM, sort la tête d'un buisson.

Oh ! là , là. Il n'y a plus personne. (*A voix basse.*)
Chère Ursule !

URSULE.

Qui m'appelle ?

BERTRAM.

Moi , votre meilleur ami , Bertram , l'écuyer.

URSULE.

Mon meilleur ami ?

BERTRAM.

Ça , vous pouvez vous en vanter. (*A part.*) Plus de passage praticable ! (*Haut.*) Je vous le signerais de mon sang , si je savais écrire.

URSULE.

Vous ! C'est du jour sans doute que vous m'avez mis si durement à la porte du château ?

BERTRAM.

Voyez l'ingratitude ! voilà bien les femmes !.. si du-

rement!... mon excellent maître, monseigneur le comte, furieux, n'allait pas moins qu'à la faire jeter par les fenêtres, je la fais passer par la porte, durement, exprès... eh bien!...

URSULE.

C'est moi qui ai tort.

BERTRAM.

Vous!.. ah! par exemple! c'est monseigneur qui est un homme dur, ingrat.

URSULE.

Et vous approuviez tous ses actes.

BERTRAM.

Air des Maris ont Tort.

Désirant conserver ma place,
Quand il parlait en général,
Oh! oui, c'est bien, disais-je en face,
Mais tout bas je'disais, c'est mal.

URSULE.

Et voilà comme par faiblesse
Plus d'un honnête homme se tient
Entre la vérité qu'il blesse
Et ses intérêts qu'il soutient.

BERTRAM.

Au milieu de tout cela, je crois que je puis te demander un service.

URSULE.

Vous servir, moi, pauvre femme.

BERTRAM.

Eh! mon dieu, c'est chez le pauvre qu'on trouve plus souvent l'obligeance.

URSULÉ.

Quoi! c'est sir Bertram qui parle ainsi?

BERTRAM.

C'est mon cœur, bonne Ursule.

Air vaudeville de la Somnambule.

Le chaume le plus misérable,
En ce moment, sur mon honneur,
Me semble avec toi préférable
Au grand château de monseigneur.

URSULE.

Avec moi, c'est comme un délire.

BERTRAM.

Entends-tu ces cris de fureur ?

URSULE.

Et sans phrase il fallait le dire.
Oui j'entends que vous avez peur.

BERTRAM.

Oui, oui, j'ai peur que ces brutaux là... ne viennent ici te... une femme seule, sans défense, je n'ai pas même une arbalète. (*Ou entend du mouvement.*) Le tapage redouble, entrons, tu me cacheras, n'est-ce pas ? (*Il l'entraîne.*) Le moindre coin... sous la table... le lit... Entrons. (*Il la pousse dans la chaumière.*) Nous y voilà.

(*Il entre après elle, regarde à travers la porte entrouverte, et ne la ferme qu'à l'arrivée des Huns.*)

SCÈNE XV.

Chœur de HUNS, en dehors.

Air de Doche.

Que nos clairons vainqueurs
Portent dans tous les cœurs
Le trouble et les allarmes !
La victoire et ses charmes
Nous suivront désormais.

ATTILA, dans la coulisse.

Rends les armes.

ROGER, de même.

Jamais.

SCENE XVI.

ROGER , ATILA , Soldats Huns.

(*On a entendu un coup de cimetière porté violemment. Roger est entré en scène, tenant encore à la main son arme brisée du coup qu'on a entendu.*)

CHŒUR , *de soldats qui se précipite vers Roger.*

Rends les armes

ROGER , *l'arme haute.*

Jamais.

ATILA , *entre précipitamment en scène.*

Arrêtez. Qu'on épargne ses jours. (*A Roger.*) De quoi te servirait une défense inutile? ta vie est en nos mains.

ROGER , *montrant son arme brisée et d'un ton léger.*

Elle est encore dans les miennes.

ATILA

Ton sang-froid m'étonne comme ton courage, comte de Champagne.

ROGER.

Moi, comte de Champagne! tu me fais trop d'honneur. Je suis le troubadour Roger.

ATILA , *de l'air d'un homme fatigué, s'assied brusquement sur le banc de gazon.*

Et qu'est-ce donc qu'un troubadour ?

ROGER.

Air de Doche.

Des nations naissantes
C'est le législateur.
Des vertus impuissantes
C'est le consolateur.
C'est le roi de la lyre ,
C'est le chantre des dieux ;
L'amour du bien inspire
Ses vers harmonieux.
Des hommes qu'il rassemble

Il adoucit les mœurs .
Son art maîtrise ensemble
Les esprits et les armés .
Dans les plaines stériles
Fleurissent à sa voix
Les moissons et les villes ,
Le commerce et les loix .
Et dans son pauvre asile
Il est avec cela
Plus riche , plus tranquille
Et plus grand qu'Attila .

ATTILA .

Et d'où lui vient ce pouvoir inconnu ?

ROGER .

De la lyre et du génie , qui triomphe comme l'épée .

ATTILA , avec force .

Elle subjugué .

ROGER , vivement .

Il éclaire .

ATTILA , se lève .

Air de Brennus (Wilhem.)

Quel pouvoir au fer que je tiens
Veux-tu que le génie oppose ?
Je ne connais de héros que les miens ;
De lois que celles que j'impose .
Fléau de dieu , je sème sur mes pas
La gloire , la terreur , les fers ou le trépas .

CHŒUR .

Fléau de dieu , nous semons sous ses pas
La gloire , la terreur , les fers ou le trépas .

ATTILA .

Sur les peuples qu'il veut punir ,
Dieu me lance comme la foudre .
Parmi vingt rois que la peur vient d'unir .
Mon bras tombe : ils sont dans la poudre .
Fléau de dieu , etc .

CHŒUR .

Fléau de dieu , etc .

ROGER.

Barbare ! il civiliserait les contrées que tu désoles, un envoyé du ciel.

ATTILA, *se rassied.*

Civiliser ! comment ?

(Depuis le chœur, les Huns se rapprochent presque insensiblement en scène.)

ROGER.

Air Muse des bois et des accords champêtres.

Il ne prend pas les torches de la guerre,
C'est la raison qui lui prête un flambeau ;
Généreux guide, à l'homme qu'il éclaire
Des arts naissans il ouvre le berceau.

(Il semble s'adresser d la fois à Attila et aux soldats qui, plus rapprochés, l'écoutent.)

Et l'homme, heureux au sol qui le vit naître
S'attache alors ; et trouve des appas
Dans sa famille où son nom doit renaître,
Dans l'amitié que tu ne connais pas.

ATTILA, *vivement aux soldats.*

Eloignez-vous. *(Tous les soldats se retirent au fond du théâtre.)* Un sentiment indéfinissable me pénètre à sa voix.

ROGER, *qui épiait ses mouvemens.*

Ton émotion prouve que tu vaud mieux que ta réputation.

ATTILA.

De mes nombreux courtisans, aucun jamais ne m'a tenu ce langage. *(Il se promène.)*

ROGER.

Un homme libre, qui ne te craint pas, pouvait seulement faire entendre la vérité.

ATTILA, *avec emportement.*

Audacieux

ROGER, *riant.*

Quoi ! déjà le conquérant reparait.

ATTILA, *se calmant*

Non. Parle... *(Il s'assied.)* Je veux t'entendre encore.

ROGER.

C'est l'aspect continuel des esclaves qui te rend dur et féroce.

ATTILA, *avec une réflexion sombre.*

Dit-il vrai !

ROGER.

Ah ! si quelque sage eût daigné t'apprendre le bonheur qu'on goûte à se faire aimer, tu désavouerais le plaisir de te faire craindre. Quelle bouche prononce le nom d'Attila sans le maudire ! je te le répète, le simple troubadour, que les bénédictions accompagnent, est plus riche et plus puissant que toi.

ATTILA.

Ainsi tu ne changerais pas ta destinée contre la mienne.

ROGER.

Le ciel m'en préserve !

ATTILA, *se lève.*

J'estime ton audace. (*Il s'approche avec une vive émotion.*) Ne crois pas qu'Attila soit un méchant homme... son destin l'entraîne... écoute... Ce comté n'a plus de maître.

ROGER., *surpris.*

Que dis-tu ?

ATTILA.

Rethel ne peut échapper.

ROGER.

Ciel !

ATTILA.

Je t'avais pris pour lui, demeure toujours comte de Champagne.

ROGER.

Merci de tes offres ; laisse vivre Rethel.

ATTILA, *d'un ton farouche.*

Non.

ROGER.

Va donc chercher d'autres victimes.

Air ; de la Petite Coquette.

Loin de nous promène
Ta valeur , ta haine ,
Ta célébrité.
Laisse à ma paresse
Son luth , son ivresse ,
Et sa liberté.
Lorsque le carnage
Marque ton passage
De sang et de pleurs ,
La beauté m'accueille ,
Le plaisir effeuille
Devant moi ses fleurs ,
Je hais tes conquêtes ,
La paix et ses fêtes
Remplissent mes vœux .
Au son de la lyre
Le monde respire
De tes coups affreux .
De ceux que tu braves ,
Tu fais des esclaves ;
Je fais des heureux .

Loin de nous promène
Ta valeur , ta haine ,
Ta célébrité.
Laisse à ma paresse
Son luth , son ivresse
Et sa liberté.

ATTILA .

Une belle ame ne pas sentir le prix d'un rang , d'une
haute renommée.

ROGER .

La renommée ! le poète la dispense . Celle des plus
grands rois , la tienne , n'est-elle pas dans ses mains ?

ATTILA .

Et si je voulais te la confier .

ROGER , *vivement* .

A moi !

Air *Vaudeville d'Haguenier* .

Honte aux Français dont la muse profane
A l'étranger prodigue un vil encens ,

Que sur son front sa couronne se fane,
Qu'il se consume en transports impuissans.
Quand le poète à sa lyre chérie
Demande un Rythme et des accords nouveaux,
C'est pour chanter de sa belle patrie
L'honneur sans tache et les preux sans rivaux.

ATTILA.

Il n'est pas indigne du poète, cet Attila qui pardonne
à tant d'orgueil, qui l'admire malgré lui... qui veut...

SCÈNE XVII.

Les Précédens, UN SOLDAT.

LE SOLDAT, à *Attila*.

Prince, un homme tenant une lyre, vient d'être arrêté sur le bord de la Marne, qu'il cherchait à traverser sans être vu. Conduit aux lignes du camp, il a dit se nommer Roger le troubadour.

ATTILA.

Roger. (*Il se tourne vers le troubadour.*) Lâche, tu est le comte de Champagne! j'en devais croire dès l'abord ces marques brillantes.

ROGER, gaiement.

Ces marques brillantes me sont venues en dormant.

ATTILA.

Je puis te confondre deux fois. (*Aux gardes.*) Qu'on amène la jeune captive.

ROGER.

Eléonore dans tes mains!

ATTILA.

Oui, traître. (*A ses gardes.*) Et le troubadour aussi.

Air de Turenne.

Honteux d'un nom qu'envain tu voulus taire,
Tu te jouais de ma crédulité.
Ah! maudit soit le charme involontaire
Du nouveau jour à mes yeux présenté.

Comme ces feux dont la lueur égare
Le voyageur qu'ils viennent éblouir,
Puisque tes arts ne servent qu'à trahir
Va, j'aime mieux rester barbare.

ROGER, *à part.*

Le comte est perdu !

(Mouvement au fond.)

ATTILA, *à Roger.*

Pas un mot, pas un geste, ou ta tête roule à mes pieds.

ROGER.

Joli emploi de ta puissance. Un demi siècle de pareilles actions ne feraient pas de toi un grand homme, je t'en avertis. (*A lui-même.*) Ah ! malgré sa conduite, Rethel est frère d'Eléonore, sauvons ses jours.

SCÈNE XVIII.

Les Précédens, ELEONORE.

ATTILA, *à Eléonore qui s'avance au milieu des Huns.*

Tu pleurais la mort de ton frère... regarde...

ÉLÉONORE, *à l'aspect des armes de son frère.*

Ah ! (*Elle reconnaît Roger.*) Que vois je !

ROGER, *court à elle avant qu'elle puisse continuer.*

Air : Final du premier acte de la Sonnambule.

Ma sœur !

ÉLÉONORE, *surprise.*

Eh quoi !

ROGER.

Ma sœur, nous nous sommes trahis.

ÉLÉONORE.

Et quel projet t'anime.

ATTILA.

C'est donc toi, Comte.

ÉLÉONORE.

Je frémis.

ROGER, à *Attila*.

Je te livre ta victime.

(*Il jette son armie.*)

Mon courage est soumis.

Vainqueur, punis.

ÉLÉONORE, à *Attila*.

Ne le crois point.

ROGER.

Que tes vœux soient remplis.

Je suis Rethel, je suis le comte.

ÉLÉONORE.

Non, j'en prends le ciel à témoin.

ROGER.

Ma sœur, épargne-toi ce soin,
Et laisse-moi mourir au moins sans honte.

ÉLÉONORE.

Il ment, prince, écoute-moi.

ATTILA.

Tu l'accuses malgré toi.

ÉLÉONORE, avec *désespoir*.

Non, non, ce n'est point le comte.

(*une idée la frappe.*)

Je vais... (*A Attila.*) Attends par pitié.

(*Elle court à la chaumière.*)

Ursule, Ursule, ouvre à mon amitié.

ENSEMBLE.

ÉLÉONORE.

Ah! que mon Ursule sorte,
Pour lui son amour parlera.

ROGER.

Quelle douleur te transporte,
Ton amour pour moi te perdra.

BERTRAM, en *dedans*.

Ne va point ouvrir la porte.
Si l'on me trouve, on me tuera.

URSULE, *de même.*

Amis, ennemis, n'importe,
Je veux voir ce qu'on nous dira.

BERTRAM, *en dedans.*

On va nous étrangler, n'ouvre pas je te prie.

URSULE, *de même.*

On me retient, jetez la porte en bas.

(*La porte s'ouvre.*)

BERTRAM, *tombe à genoux sur le seuil.*

Ah ! messieurs, ne me tuez pas.

ÉLÉONORE ET ROGER.

Bertram ici !

ATTILA, *montrant la coulisse et faisant un signe.*

Paix... troubadour avance.

SCENE XIX.

Les Précédens, LE COMTE *sous les habits de Roger.*

ATTILA.

Quel est ton nom ?

LE COMTE, *sans voir encore personne.*

Roger.

ROGER, *le voyant.*

Lui, dans ces lieux.

URSULE, *se précipitant.*

Qui peut oser ?

ÉLÉONORE, *le reconnaît.*

Rethel.

LE COMTE, *voit Eléonore.*

Ma sœur, grands dieux !

ATTILA, *à Eléonore.*

Qu'est devenu ton zèle en sa présence ?

TOUS.

Que va-t-il faire ?

LE COMTE, *après un moment d'hésitation.*

Mon devoir.

J'offre Rethel en ton pouvoir.

Tous.

Attila, sois généreux.

LE COMTE.

Ah ! mon crime est affreux !
Oui, je combattais leur tendresse ;
De son sommeil j'ai profité
Pour fuir un sort...

ATTILA.

Mérité.
Honneur à tant de loyauté.

(*A Roger.*)

Mes amis, à votre bonheur je m'intéresse.
Je vous offre un trône.

ROGER.

C'est trop grand.
Ce comté me plait davantage,
Tu me l'as proposé.

ATTILA, *montrant le comte.*

Punis ce traître et prends.

BERTRAM, *à part.*

Il veut tater des rangs.

ROGER.

J'usurai des droits? .

ATTILA .

Sans partage.

BERTRAM, *allant à Roger.*

Saluons le nouveau gérant!

ATTILA, *aux Huns.*

Soldats, offrez votre hommage
Au plus généreux, au plus grand.

ENSEMB. }

CHŒUR.

Offrons, offrons notre hommage, etc.

ÉLÉONORE, *au comte.*

Oui, ta sœur avec courage
Subira le sort qui t'attend.

ROGER, *gaiement.*

Rethel approche... tu ne sais pas jouer de la lyre...

rends-moi d'abord la mienne... (*Il l'examine.*) Elle est intacte, dieu merci. Je connais peu l'art de gouverner; d'ailleurs, je veux te punir... (*Il lui remet écharpe et collier.*) Reprends tes ordres, tes domaines.

ATTILA.

Eh quoi?

ROGER.

Attila, je suis le maître. (*A Rethel.*) Et si tu veux soutenir dignement le fardeau qu'impose le bonheur de tant d'hommes, pas de remerciemens; c'est un fardeau plus rude qu'on ne pense.

LE COMTE ET ÉLÉONORE.

Ah! Roger...

BERTRAM, *au comte.*

Alors, toujours à vos ordres, monseigneur, plus que jamais.

ATTILA, *à Roger.*

Tu ne veux donc rien me devoir?

ROGER.

Je te dois une jouissance que je partage à l'instant même avec toi : celle de pardonner.

ATTILA.

Sois l'ami du conquérant.

ROGER.

Volontiers, et je lui conseille en ami d'emmenner bien loin ses armées nombreuses encore.

ATTILA, *reprenant un air grave.*

Mérovée m'attend.

ROGER.

La France sera l'écueil de tes armes, son tour est venu parmi les nations.

*Air du vaudeville de la Dame des Belles
Cousines.*

Le ciel a fait, m'ont dit nos sages,
Les vertus Pour tous les états,
Les lumières pour tous les âges,
Les beaux-arts pour tous les climats.

S'éteigne un peuple qu'on renomme ,
Un autre sort de ses débris :
Athènes reparut dans Rome ,
Rome renaîtra dans Paris.

ATTILA.

Je repasse la Marne.

ROGER.

A ton aise, Et nous redevenons adversaires.

Air de Farinelli

Mais si le sort trompant tes vœux
Et ta valeur accoutumée,
Tu restais seul et malheureux ,
Sans espérance et sans armée.
Reviens, aux coups du sort soumis ,
Vers le chaume de la nourrice ,
Sûr d'y trouver de vrais amis
Et de bon vin à ton service.

(On entend une musique guerrière.)

ATTILA.

Le clairon m'appelle. *(Il tend la main à Roger.)*
Adieu. *(A ses soldats.)* Marchons !

LE CHŒUR.

Reviens, aux coups du sort soumis , etc.

SCÈNE XX ET DERNIÈRE.

Les Précédens, hors ATTILA, *Tout le monde du pays arrivant.*

TOUS LES HABITANS.

Vive notre sauveur ! le plus brave !

LE COMTE.

Comment reconnaître...

ROGER.

En laissant ignorer, pour l'intérêt de tous, à ces honnêtes citoyens...

LE COMTE.

Que je te dois mon rang...

ÉLÉONORE.

Mon frère...

URSULE.

Ma chaumière.

BERTRAM.

Ma place.

URSULE, à *Bertram*.

Tu me dois bien quelque chose aussi, à moi, Ostrogoth.

BERTRAM.

Ostrogoth ! allons , la voilà comme les autres...

VAUDEVILLE.

Air de la Robe et des Bottes.

Quand par le hameau je chemine ,
J'entends, tiens ce vieil Ostrogoth ,
D'un Ostrogoth il a la mine ,
Il parle comme un Ostrogoth !
Sur ce point mon esprit s'égaré ,
Daignez l'éclairer par un mot :
Un Ostrogoth est-ce un barbare ?
Un barbare est-ce un Ostrogoth ?

LE COMTE.

Presqu'aussi vieux que notre terre ,
Dont il occupe les trois quarts ,
Le peuple Ostrogoth fait la guerre
A tout peuple ami des beaux-arts.
Quand l'esprit humain en souffrance
Dispute ou combat pour des mots ,
Quand le vent souffle à l'ignorance ,
C'est le règne des Ostrogoths.

ROGER.

Le charlatan de la science
Qui prête à l'erreur son appui ;
L'homme qui vend sa conscience
Pour servir les vices d'autrui ,
Et l'envieux qui calomnie
Pour perdre ou flétrir ses égaux ,
Et le détracteur du génie ,
Ostrogoths, race d'Ostrogoths.

1^{er}. HABITANT.

Le barbon qui prend jeune femme ,
 Et qui croit la prendre pour lui ,
 L'homme qui fait blanc de sa lame ,
 Qu'il n'ose tirer de l'étui.
 Et ces imbécilles avares
 Mourant de faim sur leurs lingots ,
 Ce ne sont pas là des barbares ,
 Mais ce sont de fiers Ostrogoths.

URSULE.

Celui qui tour à-tour harangue
 Pierre ou Paul *ab hoc et ab hinc* ,
 Nourrissant des torts de sa langue
 Les besoins de son estomac.
 Ces valets fanfarons qui semblent
 Plus que leurs maîtres durs et hauts ,
 Et qui sont si bas quand ils tremblent
 Voilà de fameux Ostrogoths.

ÉLÉONORE , au public.

Quand des malheurs de la conquête
 Roger nous sauve , dieu merci !
 Messieurs , ne troublez pas la fête
 Que nous lui préparons ici.
 Que votre bienveillance atteste ,
 En accueillant notre héros ,
 Que parmi les Francs il ne reste
 Il ne reste point d'Ostrogoths.

FIN.